Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses

ISSN-e: 1989-8193

http://dx.doi.org/10.5209/THEL.55663



BIDAUD, Samuel, (2016) La vicariance en français et dans les langues romanes (italien, espagnol, portugais). Paris, L'Harmattan, 297 pp., ISBN: 978-2-343-07772-7.

Mots clés: vicariance, français, italien, espagnol, portugais.

Cet ouvrage représente, à notre avis, une contribution importante à la linguistique contrastive concernant les langues romanes. La vicariance est un concept relativement peu étudié, et encore moins dans le cadre de la comparaison de quatre langues romanes. L'auteur, Samuel Bidaud, a déjà publié plusieurs articles où il compare différents aspects de ces langues, de même que sur la vicariance, et nous trouvons que c'est un heureux choix de marier ces deux intérêts en essayant de mettre en évidence les ressemblances et les différences concernant l'expression en français, en espagnol, en portugais et en italien de ce concept lié à l'anaphore.

Le livre s'ouvre sur les définitions de ce qui est *vicariant*. Si ce concept a été étudié, c'est en général sous d'autres noms. Il faut souligner aussi le manque de consensus sur ce que représente la vicariance. Pour Samuel Bidaud, les mots vicariants prototypiques (à savoir, *faire* et *que*) se caractérisent par le fait d'avoir un antécédent, par leur super-inclusivité et par leur neutralité sémantique (reprenons quelques-uns des exemples cités par l'auteur : « J'avais l'impression qu'il avait quelque chose à *m'annoncer* et ne trouvait pas en quels termes <u>le faire</u> » ou « Si nous sommes jamais heureux et <u>que</u> la fortune se lasse »). Ces propriétés s'appliquent également à d'autres mots que *faire* et *que*, à savoir *chose/quelque chose*, les pronoms relatifs, les pronoms personnels de troisième personne et les pronoms y et *en*, que l'auteur analyse aussi.

Samuel Bidaud commence par expliquer les propriétés définitoires de la vicariance en analysant *faire* et *que*, pour appliquer ensuite ces analyses aux autres mots vicariants. La présence d'un antécédent montre que la vicariance appartient bien à la catégorie de l'anaphore, à la fois d'un point de vue textuel et d'un point de vue cognitif. La super-inclusivité est une particularité à l'intérieur du domaine de l'anaphore, puisque les mots vicariants ont un sémantisme très vague et très abstrait qui leur permet de remplacer un grand nombre d'éléments au niveau du discours. La troisème propriété des mots vicariants, la neutralité sémantique, signifie qu'il n'y a ni recatégorisation ni redéfinition de l'antécédent, auquel la vicariance n'ajoute aucune information nouvelle.

Dans la suite, l'auteur situe la vicariance par rapport à un certain nombre de concepts concurrents, à savoir les mots paresseux, les mots super-inclusifs, les proformes et l'ellipse, en expliquant les différences entre ceux-ci et les mots vicariants. Ces différences se réduisent à l'absence d'au moins une des propriétés définitoires de la vicariance (les mots paresseux, les mots super-inclusifs et les proformes n'ont

pas nécessairement un antécédent, l'ellipse se caractérise par l'absence d'un mot de reprise).

De même, d'autres mots, que certains auteurs considèrent comme vicariants (*oui* et *non, truc/machin/bidule, ça, tout, on*, etc.) sont examinés. Comme pour les concepts concurrents mentionnés ci-dessus, ces mots sont systématiquement comparés aux mots vicariants, ce qui aboutit à la conclusion qu'ils ne sont pas sémantiquement neutres par rapport à leur antécédent.

Samuel Bidaud fonde essentiellement son approche sur la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, qui est expliquée en détail dans la suite. Cette théorie est solidement installée dans la linguistique francophone, elle est également bien diffusée parmi les hispanistes, mais elle est moins connue des italianistes et des spécialistes du portugais. La psychomécanique du langage a pour but d'étudier d'une part la langue, et d'autre part la transition de la langue au discours durant l'acte de langage. Passer de la langue au discours présuppose un temps infiniment court mais réel, le temps opératif. Tous les faits de langage peuvent dès lors être envisagés dans une perspective temporelle et opérative. Le mot se construit à partir d'un double mouvement de pensée. Le premier, l'idéogénèse, isole à l'intérieur de l'ensemble du pensable une notion singulière. A ce mouvement de pensée particularisant fait suite un mouvement de pensée universalisant, la morphogénèse. Plusieurs des mots vicariants peuvent être analysés dans la perspective du mouvement de pensée qui va de l'universel au singulier et du singulier à l'universel, nommé par G. Guillaume « tenseur binaire ». Mais c'est surtout la subduction qui est liée à la super-inclusivité et à la neutralité sémantique. Guillaume distingue la subduction ésotérique, où le mot est subduit par rapport à son propre sens plein, et la subduction exotérique, où le mot est subduit par rapport à d'autres mots auxquels il préexiste logiquement.

Suit une analyse détaillée de chacun des mots vicariants, en français et dans les autres langues romanes sous examen (italien, espagnol, portugais).

Faire, lorsqu'il est vicariant, peut remplacer n'importe quel verbe d'activité grâce à sa subduction, qui lui permet de ne garder de son sens plein de « fabriquer » que le seul sème d'activité.

Concernant le verbe *faire* vicariant, l'auteur le compare à *faire* suppléant anticipatif et à *faire* « pro-verbe ». Du point de vue de l'idéogénèse guillaumienne, *faire* « pro-verbe », qui se substitue directement à un verbe et peut remplacer un verbe d'état, est un avant de *faire* suppléant anticipatif, qui anticipe une source, et *faire* suppléant anticipatif est lui-même un avant de *faire* vicariant, dont la source doit déjà être donnée. L'auteur situe ensuite le français *faire*, l'italien *fare*, l'espagnol *hacer* et le portugais *fazer* vicariants dans leur idéogénèse respective. Il faut souligner la spécificité de l'italien *fare*, qui connaît un emploi permissif plus subduit que l'emploi factitif.

Quant au que vicariant, qui est très peu étudié, Samuel Bidaud commence par s'interroger sur les raisons historiques de son émergence. Tout en correspondant à une subduction de que pronom relatif, le que vicariant est aussi apparu par analogie avec le que d'une locution conjonctive précédente, puisque, en espagnol et en portugais, que ne peut qu'être vicariant d'une locution conjonctive avec que. Il faut aussi souligner que le que vicariant est beaucoup plus présent en français qu'en italien et, surtout, qu'en espagnol et en portugais. L'auteur a reconstitué l'idéogénèse de que, pour montrer que le que vicariant constituait la seconde étape d'un mouvement de pensée de relativisation qui commençait avec que conjonctif, se poursuivait

avec *que* vicariant et finissait avec *que* pronom relatif. De même, l'auteur constate que le mouvement de pensée de *che* en italien et de *que* en espagnol et en portugais est plus vaste que celui du *que* français, puisque le français ne connaît pas l'emploi de *que* comme morphème d'emphase ou comme déterminant.

Les pronoms relatifs sont comparés aux pronoms interrogatifs, avec lesquels ils se trouvent dans un rapport d'avant/après (le pronom relatif *pose* un antécédent alors que le pronom interrogatif *présuppose* l'existence de l'entité sur laquelle il interroge). Samuel Bidaud souligne le mouvement de pensée fermant, c'est-à-dire singularisant, du pronom relatif, opposé au mouvement de pensée ouvrant, c'est-à-dire universalisant, du pronom interrogatif. L'originalité des pronoms relatifs est de former avec les pronoms interrogatifs un système qui réunit sous une même sémiologie (excepté pour *dont*) ce mouvement de pensée fermant/ouvrant.

Dans le chapitre sur le mot vicariant *chose*, Samuel Bidaud compare ce dernier aux mots concurrents comme *truc*, *machin*, *bidule* (français), *roba*, *coso*, *aggeggio* (italien), *chisme*, *trasto* (espagnol) et *troço*, *treco* (portugais). Comme l'auteur l'explique, seuls *chose*, *cosa*, *cosa* et *coisa* sont vicariants lorsqu'ils sont anaphoriques, puisqu'ils sont les seuls qui reprennent de façon sémantiquement neutre leur antécédent, là où les autres mots énumérés ont en langue une connotation familière et péjorative. L'auteur étudie également les mots vicariants français *quelque chose* et italien *qualcosa*, qui constituent un avant de *chose* et de *cosa*, ainsi que l'espagnol et le portugais *algo*. Pour finir, il fait remarquer une particularité de l'italien *cosa*, qui s'est grammaticalisé comme pronom interrogatif et peut alterner ou se combiner avec *che*, dont il constitue un après idéogénétique.

Samuel Bidaud montre que les pronoms personnels de troisième personne, même s'ils n'apparaissent pas comme des mots vicariants prototypiques, ont les mêmes propriétés que ces derniers, c'est-à-dire un sémantisme abstrait et la capacité de reprendre un antécédent de facon neutre dans leur emploi anaphorique. Il est intéressant de mettre en évidence le fait que ces pronoms ont bien souvent une sémiologie identique à celle d'un article ou d'un déterminant. Les trois forment un système décrit à partir des notions de « pronom complétif » et « pronom supplétif », où les articles et les déterminants (pronoms complétifs) sont des avants des pronoms personnels de troisième personne (pronoms supplétifs). Samuel Bidaud situe aussi les pronoms personnels de troisième personne par rapport à ceux de première et deuxième personne. Il en découle que la notion de personne, pleinement réalisée par le je, est en revanche revirtualisée avec la troisième personne, qui appartient à un mouvement de pensée de retour vers l'universel. Dans la suite, l'auteur décrit les particularités des pronoms personnels de troisième personne du français, de l'italien, de l'espagnol et du portugais, à la fois en ce qui concerne le système standard et en ce qui concerne ses principales variantes diatopiques et diastratiques.

Pour finir, Samuel Bidaud s'intéresse aux pronoms français y et en et italiens ci et ne, dont il décrit les idéogénèses. Ces pronoms n'ont pas d'équivalents en espagnol et en portugais, ce que l'auteur explique par le système tripartite de ces deux langues. En effet, si l'espagnol et le portugais ont adopté des formes analytiques, c'est pour conserver la distinction proche du locuteur / proche de l'interlocuteur / éloigné du locuteur comme de l'interlocuteur.

Tout au long du livre, Samuel Bidaud se réfère à la psychomécanique du langage, qui lui permet de montrer le rendement du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume. L'auteur souligne l'importance de la subduction, qui est à l'origine de la capacité de substitution qu'ont les mots vicariants. La subduction exotérique (c'est parce qu'il préexiste notionnellement à tous les noms d'objets que *chose* peut remplacer n'importe lequel de ces derniers) ou la subduction ésotérique (c'est parce que *faire* parvient à s'abstraire de son sens plein de « fabriquer » pour n'en garder que la simple idée d'activité qu'il est apte à se substituer à l'ensemble des verbes pourvus d'un sème d'activité minimale lorsqu'il est vicariant) sont des propriétés qui affectent l'ensemble de la classe des mots vicariants et qui leur donnent le caractère super-inclusif.

Nous croyons que ce livre représente une approche originale, où la psychomécanique du langage permet non seulement d'expliquer un concept relativement peu étudié, mais aussi de relever les principaux mots vicariants de quatre langues romanes, le français, l'italien, l'espagnol et le portugais, et de les situer par rapport au double mouvement de pensée que constituent l'idéogénèse et la morphogénèse. Il est toujours intéressant de comparer des langues qui ont beaucoup en commun, mais qui présentent aussi des particularités par rapport à la transition de la langue au discours. Cet ouvrage est, par conséquent, une contribution importante à la fois à la linguistique générale et à la linguistique romane.

Gorana BIKIĆ-CARIĆ Université de Zagreb gbcaric@ffzg.hr